

La mort de la grand-mère

E. Bertil

Volume 28, numéro 1 (163), février 1986

Le tour du Québec par deux enfants

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30988ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertil, E. (1986). La mort de la grand-mère. *Liberté*, 28(1), 11–14.

II

LA MORT DE LA GRAND-MÈRE

*La fidélité donne sens à la vie et distingue
l'homme de la bête.*

Toute la journée, le train avait roulé à travers la plaine aux vastes horizons, puis dans les forêts sauvages au nord de Thunder Bay. Les petites gares succédaient aux petites gares: Beauséjour, Kenora, Vermilion Bay, Dryden. Puis on avait longé le Lac Supérieur aux vagues gigantesques, avant de replonger dans la forêt sans fond. La nuit maintenant était tombée.

Blottis chastement l'un contre l'autre et bercés par le roulis du wagon au-dessus du ballast, Sophie et Julien dormaient pour la première fois hors de leur Manitoba natal où ils savaient qu'ils ne reviendraient plus. Le conducteur, assis non loin d'eux, se leva pour venir éteindre la lampe au-dessus de la banquette où reposaient les deux jeunes voyageurs et posa sur leurs corps frêles une couverture de laine grise afin qu'ils ne prissent pas froid. Puis il resta un moment à les regarder, hocha la tête et s'éloigna, visiblement ému.

Ce conducteur était un brave homme natif de Lanoraie au Québec, où l'attendaient une épouse aimante et un bébé replet aux yeux rieurs, dans une jolie maison de bois sise tout au bord du fleuve Saint-Laurent. Souvent, au cours de ses errances ferroviaires à travers l'immensité du Canada, la nuit, quand tous ses passagers sommeillaient, Joseph Allaire — c'était le nom du conducteur — laissait sa pensée revenir vers le village quitté et s'abandonnait à une douce nostalgie, qui ne l'empêchait pas, toutefois, de remplir consciencieusement les devoirs de sa charge.

Ce soir-là, pourtant, c'était aux deux enfants endormis sur la

banquette non loin de lui que pensait Joseph Allaire tandis que le train filait dans la nuit. Dès le départ de Winnipeg, quand il leur avait demandé leurs billets et qu'il les avait entendus parler français, il avait conçu pour ces deux petits êtres perdus un profond sentiment de pitié qui, en peu de temps, s'était changé en une amitié non moins profonde. Aussi, pendant le reste de la journée, avait-il veillé tout spécialement sur eux, leur demandant sans cesse s'ils ne manquaient de rien, leur offrant à boire et à manger gratuitement, mais sans oser lier conversation avec eux.

C'est seulement à la tombée du soir, après que l'obscurité eut empêché les deux enfants de se livrer à l'observation du paysage, que Joseph Allaire s'était assis en face d'eux et avait tenté de connaître leur histoire. Sophie, qui avait appris à se méfier des messieurs qu'elle ne connaissait pas, montra d'abord quelque réticence. Mais voyant que le conducteur était un homme sincère et droit, en présence de qui Julien paraissait se sentir naturellement confiant, elle ne tarda pas à ouvrir son cœur et raconta, avec des paroles toutes simples, les circonstances de leur départ du Manitoba. Et voilà qu'à présent, dans l'ombre du wagon, au milieu de la nuit canadienne, Joseph Allaire se remémorait en son for intérieur les mots qu'avait prononcés la jeune fille:

«Julien et moi sommes orphelins. Notre père, qui était né et avait grandi à Saint-Boniface, fut tué accidentellement par une pelle mécanique parce que, ne parlant pas anglais, il n'avait pas compris l'avertissement que son contremaître lui avait lancé, et notre mère en conçut un tel chagrin qu'elle s'éteignit quelques mois plus tard. Julien venait alors de naître. Nous fûmes recueillis par notre grand-mère, qui nous prodigua toute l'affection et les soins nécessaires à notre jeune âge et nous fit donner, à force de travail et de privations, une excellente éducation française.

«Née au Québec, que sa famille avait quitté pour le Manitoba alors qu'elle n'était encore qu'une toute jeune fille, notre grand-mère éprouvait pour le *pays laurentien*, comme elle disait, un attachement sans bornes, qu'avaient considérablement raffermi les années où elle avait été institutrice et avait dû se battre pour enseigner leur propre langue aux enfants français de la campagne manitobaine. Or cet attachement, grand-mère nous le transmet. Notre enfance fut bercée de légendes, de chansons, de souvenirs historiques qui imprimèrent en nous l'image vivante et l'amour du Québec, notre première patrie.

«Puis commença une époque de bouleversement et d'évène-

ments inattendus, qui furent pour notre grand-mère, alors âgée de près de quatre-vingts ans, autant de chocs dont elle ne put finalement se remettre. Ce fut d'abord, en 1976, l'élection de René Lévesque, qu'elle vénérât comme un saint et en qui elle nous inspira une grande confiance. Le vieux pays, disait-elle avec des accents d'enthousiasme, le vieux pays se réveille. Puis il y eut la contravention de M^r Forest et le jugement de la Cour Suprême. Grand-mère trépignait. Nous ne l'avions jamais vue aussi jeune, aussi dynamique qu'en ces mois historiques où, disait-elle, allait enfin prendre fin la grande injustice séculaire dont les Franco-Manitobains avaient été les innocentes victimes. Et Julien, quoique à peine sorti du berceau, et moi-même, qui atteignais alors l'âge de huit ou neuf ans, trépignions avec elle. Ce furent probablement les plus beaux jours de notre courte vie.

«Car comme vous le savez, les nuages s'amoncelaient à l'horizon. Le référendum du Québec fut déjà, pour notre grand-mère, un dur moment à passer, quoique l'idée de voir sa province natale devenir un pays séparé du Manitoba l'effrayât quelque peu. Mais le pire était encore à venir. Il vint finalement l'année dernière, quand se déchaîna, par tout le Manitoba, la hargne anti-française et que grand-mère vit clairement qu'il n'y avait plus d'avenir pour les nôtres dans la province de Louis Riel, de Jean-Baptiste Lagimodière et de Mgr Taché. Cette découverte allait, hélas, précipiter sa fin.

«Elle qui avait été jusqu'alors une femme robuste et riieuse, à partir du jour où le maire de Winnipeg annonça la tenue d'un référendum sur les droits sacrés des Franco-Manitobains, elle devint méconnaissable. Livide, les cheveux en désordre, elle se mit à arpenter la maison du matin au soir en geignant. À Julien et moi qui tentions vainement de la consoler en redoublant de caresses, elle soupirait en nous jetant un long regard désolé: *Pauvres enfants! Pauvres de vous!* La mort était entrée dans notre maison.

«Et de notre maison, la mort n'allait plus ressortir sans emporter avec elle celle à qui nous devons tout. L'issue fatale eut lieu au printemps. C'était un jour de brouillard. Grand-mère avait dû s'aliter quelques semaines plus tôt, à cause d'une forte fièvre que le médecin attribua à un mauvais virus mais dont nous connaissions, nous, la cause véritable. Dès lors, ce ne fut plus qu'une question de jours. Ce matin-là, donc, grand-mère nous fit venir près de son lit. Nous savions que c'était la fin. Julien ne pouvait retenir ses larmes. Je lui pris la main et le priai de faire meilleure figure. Il m'obéit avec

un courage dont aujourd'hui encore je lui sais un gré infini. Alors grand-mère nous fit signe de nous pencher vers elle, et c'est avec un respect mêlé de saisissement que nous pûmes recueillir de ses lèvres mourantes ces dernières paroles qui resteront à jamais gravées dans notre mémoire:

— *Mes chers enfants, toute ma vie j'ai cru que nous pourrions vivre au Manitoba. Je découvre au soir de ma vie qu'il n'en est rien, et cela m'oblige à m'éteindre. Mais vous, mes très chers, l'avenir vous appartient encore. Ne le perdez pas en luttes vaines. Votre vraie vie est ailleurs. Partez, partez pour le Québec. C'est mon dernier vœu. Vous trouverez là-bas le pays qui vous convient. Partez, mes enfants, je vous en conjure.*

— *Mais où irons-nous, grand-mère?* demandai-je d'une voix que j'avais peine à rendre audible. *Le Québec est grand, comment saurons-nous nous y reconnaître, et qui nous accueillera?*

— *Vous irez, répondit-elle, là où est LE CŒUR VIBRANT du Québ...*

«Et là-dessus, elle expira.»